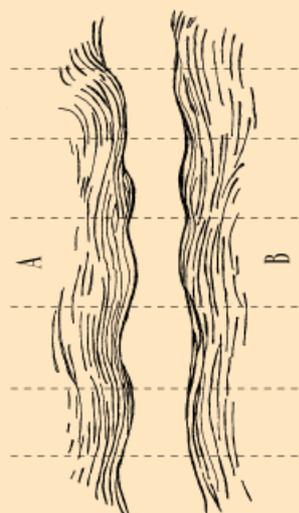


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Jean-Claude COQUET, « Au-delà
de la sémiologie saussurienne »

Communication donnée dans la session d'Irène
FENOGLIO, *Le CLG au-delà de la linguistique*, au
colloque **Le Cours de Linguistique Générale,
1916-2016. Le devenir**, Paris, 15-17 juin 2016.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session d'Irène FENOGLIO,

Le CLG au-delà de la linguistique

<https://www.clg2016.org/paris/programme/session-3/>



Au-delà de la sémiologie saussurienne

Jean-Claude COQUET

Professeur émérite – Université Paris VIII-Vincennes

Jeanclaude.coquet@wanadoo.fr

1) L'au-delà

Le titre peut faire problème. Il me fait problème. Comment comprendre le « au-delà » ? Quand j'ai accepté d'intervenir à l'occasion de ce colloque Saussure, je n'ai pas tardé à en mesurer les difficultés, un peu tard toutefois. J'aimerais donc me mettre sous la protection de Saussure lui-même quand il pressentait que le linguiste était sur un terrain fâcheusement glissant. D'où cette forme de repentir saussurien que je reprendrai volontiers à mon compte : « Mais ce n'était pas ce que je voulais dire d'abord. J'ai dévié »¹.

Qu'en est-il de cet « au-delà » ? En effet, vous l'avez sans doute remarqué, l'expression usuelle est de dire : « il faut dépasser Saussure ». C'est ce que disent « les théoriciens du post-modernisme tout comme les tenants de l'Analyse du discours » (*loc.cit.*)². Je laisse de côté l'expression critiquable « analyse du discours » confondue avec « analyse de discours », un tout autre domaine, pour reporter notre attention sur la notion de « dépassement » qui présuppose que nous sommes face à un domaine circonscrit dont les frontières peuvent être franchies. Or, la sémiologie forme plutôt une nébuleuse, pour reprendre une image saussurienne. « Elle aura beaucoup à faire rien que pour voir où se limite son domaine ». Benveniste cite ce constat lucide dressé par Saussure pour introduire et en quelque sorte légitimer ses propres propositions sur la « Sémiologie de la langue »³.

Dans ce cas, il devient bien difficile de justifier la notion de dépassement. À défaut de dépasser Saussure, on pourra dire, comme le fait Benveniste, que « dépasser la notion saussurienne de signe comme principe unique dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue » est une option envisageable⁴ et même qu'il « incombe » au linguiste « d'essayer d'aller au-delà du point où Saussure s'est arrêté dans l'analyse de la langue comme système signifiant » (*PLG II*, p. 66 et 219).

2) La frontière

Les éditeurs du *CLG* ont fait en sorte, semble-t-il, de gommer les hésitations, les repentirs, tout ce qui pourrait laisser entendre que Saussure ne savait pas dessiner les limites de son domaine. On se rappelle que la phrase finale du *CLG* : « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même », « n'est pas de Saussure, mais des éditeurs »⁵ (Godel, *SM*, p. 181), soit, mais la langue nous dit encore le *CLG*, forme « système qui ne connaît que son ordre propre » (p. 43)⁶. La langue se présente donc comme un univers clos. Telle est la doctrine et pourtant les « frontières » sont mal assurées. Cette notion de frontière est à souligner. S. Bouquet

¹ Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gal., 2002, p. 109.

² F. Rastier, *Arena romanistica*, 12, Bergen, 2013, p. 12.

³ « Le langage passe au-delà des 'signes' vers leur sens », M. Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, 1960, p. 54.

⁴ É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, II, Gallimard, 1974, p. 43. Benveniste a placé en épigraphe de son article « Sémiologie de la langue » cette note manuscrite de Saussure publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, (1957), p. 19..

⁵ R. Godel, *Les Sources manuscrites du CLG*, p. 181, Droz-Minard, 1957.

⁶ S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, 1997, p. 366, note 3.

relève ainsi ce passage du cours de 1911 qui a été supprimé par les éditeurs du *CLG* : « Ce n'est que dans la syntaxe que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle (...) Il faut avouer qu'ici dans la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, arrivent à se mêler plus ou moins. Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole » (cité par S. Bouquet, *Linx*, 1995, p. 317). Le flottement, l'aveu, le plus ou moins, ne marquent pas une assurance parfaite. Aussi bien, la « pensée » de Saussure « fait l'essai des délimitations », dit Ludwig Jäger. C'est « une pensée qui a affaire aux phénomènes de frontière ». Et Jäger de citer Saussure : « La linguistique a pour domaine ces phénomènes de frontière » (*Arena*, *op.cit.*, p. 77).

3) La sémiologie de Barthes

Mais ce que nous pouvons dire de Saussure en 2016 n'a que peu de rapports avec la réception de ses écrits dans les années 1950-1960. « C'était l'époque de la sémiologie triomphante », note R. Barthes en 1974⁷. La position de Saussure dans le *CLG* avait le mérite de la clarté. La sémiologie « n'existe pas encore ». Il est donc difficile de dire ce qu'elle est et, pourtant, il est possible de dessiner les linéaments d'une discipline à venir, d'imaginer ce qu'elle sera. « On peut concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* (...). Nous la nommerons *sémiologie* » (*CLG*, p. 33). Le modèle en est la « langue, système de signes arbitraires » (*op.cit.*, p. 106). Cette prise de position avait l'avantage de donner le primat à la linguistique dont l'objet, la « langue », était bien défini, ainsi que « son corps de définitions », la méthode d'investigation qui lui était applicable⁸. La future sémiologie était du même coup placée dans une sorte d'horizon d'attente. Elle était destinée, par hypothèse, comme le voulait en 1964 Barthes, dans ses *Éléments de sémiologie*, à « reconstituer le fonctionnement des systèmes de signification autres que la langue selon le projet même de toute activité structuraliste [R. Barthes dit « structuraliste » et non « structurale », « Anthropologie structurale », disait C. Lévi-Strauss] qui est de construire un *simulacre* des objets observés »⁹. Autrement dit, la sémiologie, avec Barthes, rompt avec la langue, sa structure et son fonctionnement. Elle change radicalement d'objet. Elle vise « les systèmes de signification autres que la langue » et étend son champ jusqu'à la littérature (la chaire de Barthes au Collège de France s'intitulait : « Sémiologie littéraire »), les « *Mythologies* » (1957), le *Système de la mode* (1967), au profit du « simulacre », notion fétiche des structuralistes, comme Greimas ou Deleuze. C'est Deleuze qui définissait « la modernité par la puissance du simulacre »¹⁰. Dans sa reprise critique de la sémiologie, Barthes, dix ans plus tard, en 1974, rappelle que la « sémiologie canonique », on pourrait en dire autant de la « sémiotique standard » de l'école greimassienne, croyait au « sens-pour-tous », à la « sécurisation par le discours scientifique »¹¹. Greimas s'en est tenu à la « simulation rationnelle », l'expression est de Ricoeur¹², au simulacre, alors que Barthes voulait ouvrir la sémiologie à la « signifiante », à sa « propriété de signifier », disait Benveniste¹³. « J'ai pu voir au premier Congrès international de sémiologie (Milan, 1974), dit Barthes, ce qu'est devenue la sémiologie de masse (700 participants) [rappelons que Barthes dirigeait à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales le Centre d'Étude des communications de masse] et prendre conscience de ce qu'elle n'est plus pour moi. Tout d'abord ceci : le sémiologue semble croire qu'à chaque signifiant correspond un signifié ; il s'évertue alors à reconstituer des *lexiques* de signes bifaces ; il réduit la sémiologie à une linguistique et la linguistique à une lexicologie [ce précisément contre quoi Greimas s'était élevé en publiant en 1966 sa *Sémantique structurale*, un au-delà de la lexicologie] ; de la sorte il forçait la signifiante. Ensuite, notre sémiologue continue de croire au métalangage, en toute

⁷ R. Barthes, *Le lexique de l'auteur*, Seuil, 2010, p. 290.

⁸ É. Benveniste, « Structuralisme et linguistique », 1968, *Problèmes de linguistique générale, II*, 1974, p. 16.

⁹ R. Barthes, *Communications 4*, Seuil, 1964, p. 132.

¹⁰ G. Deleuze, « Renverser le platonisme (Les simulacres) », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1966, p. 437.

¹¹ R. Barthes, *Le lexique de l'auteur*, *op.cit.*, p.339.

¹² P. Ricoeur, « Le débat du 23 mai 1989 » avec A.-J. Greimas in A. Hénault, *Le Pouvoir comme passion*, PUF, 1994, p. 199.

¹³ É. Benveniste, « Sémiologie de la langue », *Semiotica*, 1969, *PLG II*, *op.cit.*, p. 51.

innocence ; il semble convaincu que le langage pseudo-scientifique qu'il emprunte lui donne barre sur les systèmes de signes qu'il observe ; d'où une nouvelle forclusion, celle de l'énonciation [autrement dit, celle de « la production du sens » (R. Barthes), opération constitutive de la sémiologie, comme le soutient aussi Benveniste¹⁴]. (...) Tout cela s'énonce, se répète, s'applique à mille objets (musique, littérature, image) comme si, *autour de la sémiologie*, rien n'avait bougé depuis dix ans (...) À quoi on ne pouvait opposer que (...), *en dernière instance* et quel que soit le rideau de science que l'on tire devant elle, la sémiologie a *quelque rapport* avec la passion du sens : son apocalypse et/ou son utopie »¹⁵.

4) Saussure et Peirce

Pour autant, si la sémiologie saussurienne est fondée sur la signifiante (la propriété de signifier du langage), elle forclôt l'énonciation et le changement de « patron » que dénonce Barthes (« au début, ce fut Saussure ; aujourd'hui, visiblement, c'est Peirce », *loc.cit.*) n'y fait rien. Pis, elle ne fait qu'augmenter la part de l'abstraction : « S'enticher de Peirce, c'est réduire le monde à une logique » (et, en effet, « la théorie des signes » (et non du langage) dénommée par Peirce « sémiotique » (et non « sémiologie ») est « un autre nom de la logique »¹⁶. « À partir de Peirce, ajoute Barthes, la formalisation, véritable maladie infantile de la sémiologie, déferle sur les textes » (*loc.cit.*). Ce n'est donc pas dans la direction proposée par Peirce qu'on peut trouver l'au-delà de la sémiologie saussurienne.

Mais il y a néanmoins un point commun à Saussure et à Peirce : la critique du signe et de son statut. Pour Peirce, le signe, pris dans une structure triadique, une structure de renvoi, perd peu à peu de son « opacité » et, au final, devient transparent, un « non-signe » (G. Deledalle). Structure en mouvement, l'opération est répétitive. Le signe, d'abord opaque, s'offre à l'interprétation et redevient transparent, un « non-signe ». Ainsi de suite.¹⁷ En parallèle à l'ordre logique, et non linguistique, auquel se réfère Peirce, Saussure dote le signe d'un statut linguistique et non logique : « La nature du signe ne peut se voir que dans la langue (...) L'étude de la langue faite par d'autres que des linguistes n'attaque pas le sujet par ses côtés essentiels »¹⁸. Le signe saussurien n'est pas un non-signe provisoire, mais c'est un signe « nul » par définition¹⁹. Le trait spécifique des signes c'est leur « nullité interne », ce qui n'empêche pas « notre esprit de s'attacher à un terme en soi nul »²⁰. On le sait : il n'y a pas d'entité positive et la négativité est le principe constitutif de la langue : « On ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence »²¹.

5) Comment éviter le discours aporétique sur un signe qui n'est pas un signe?

Première remarque : malgré la « nullité interne » des signes, « une langue ne manque de rien », comme le rappelle A. Utaker qui parle alors de négativité « positive ». Une « unité » peut être

¹⁴ É. Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation », 1970. « Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation : c'est l'acte même de produire l'énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet » *PLG II*, p. 80.

¹⁵ R. Barthes, *Le lexique de l'auteur*, *op.cit.*, p. 299-300 et 338.

¹⁶ G. Deledalle, *Théorie et pratique du signe*, Payot, 1979, p. 30 et 36 : « la sémiotique est un autre nom de la logique ou, dit Peirce, « doctrine quasi nécessaire ou formelle des signes ».

¹⁷ G. Deledalle, *La philosophie peut-elle être américaine ?* Grancher, 1995, p. 90. V. aussi *Théorie et pratique du signe*, *op.cit.*, p.38 et 195.

¹⁸ Saussure, *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)* cité par A.G. Toutain, *La Rupture saussurienne*, Academia/L'Harmattan, 2013, p. 332.

¹⁹ Saussure, *ELG*, *op.cit.*, p. 109.

²⁰ id ;

²¹ *op.cit.*, p. 64-65.

« rendue par zéro », notait Saussure (Godel, *SM*, p. 281). En somme, si je reprends ma lecture d'A. Utaker, la « négativité désigne une présence »²². La notion de « signe nul », de signe « zéro », a beau être difficile à cerner par « notre esprit » (et la difficulté resurgit si nous avançons la notion de « système sémiologique », ou de « système de signes »), elle doit être intégrée par la « science du langage ». Nous sommes proches de l'aporie. Il n'y a rien, pas même un point de vue auquel se raccrocher : il n'y a qu'une seule manière de raisonner : « il n'y a rien, c'est-à-dire non seulement rien qui soit déterminé d'avance hors du point de vue, mais pas même un point de vue qui soit plus indiqué que les autres »²³, et pourtant l'existence du signe s'impose, quand bien même il ne s'agirait que d'une fiction. Simulacre indispensable au fonctionnement de l'esprit. Saussure admet la nécessité de cette hypothèse de travail, car nous avons besoin, dit-il, de cette fiction pour poursuivre notre analyse : « Je l'admets : nous sommes appelés à reconnaître que, sans cette fiction [de l'existence du signe], l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme »²⁴. L'inquiétude, voire le désarroi de Saussure, ne permettent guère que d'espérer « entrevoir la si complexe nature de la sémiologie particulière dite langage (...) dans cette irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais »²⁵.

Seconde remarque : face à « cette irritante duplicité », il n'est pas interdit néanmoins au linguiste de chercher des voies d'approche contournée, d'essayer d'échapper à une « tâche absurde », selon l'expression de Saussure, « en partant par la tangente »²⁶. On peut faire comme si la sémiologie saussurienne se divisait en sémiologie linguistique et en sémiologie non linguistique²⁷. C'est ce que laisse entendre S. Bouquet. Ainsi, la sémiologie serait-elle duelle. En ouvrant le champ de la sémiologie, nous mettons en œuvre d'autres critères que celui de la seule arbitrarité, sans récuser le principe d'inséparabilité que souligne S. Bouquet. Saussure propose dans *De l'essence double du langage* (Fonds BPU 1996) une définition duelle de la sémiologie telle que :

« Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., *le tout étant inséparable* »²⁸.

S. Bouquet commente, il me semble, avec raison cette définition en faisant valoir deux sortes de linguistique (je dirais deux sortes de sémiologie) une linguistique de la langue (une « sémiologie linguistique ») dont l'objet est la morphologie, la grammaire, la syntaxe, la synonymie, la lexicologie, etc., et une linguistique de la parole (une sémiologie non-linguistique) dont l'objet est la rhétorique, la stylistique, etc.²⁹.

La sémiologie saussurienne comporterait ainsi deux faces inséparables qu'il lui faut intégrer, « inséparables », certes, mais qui comportent des points de jonction³⁰. « Une *identité linguistique* a cela d'absolument particulier qu'elle implique l'association de deux éléments hétérogènes », association de « deux domaines » dont il faut analyser « le point de jonction »³¹. C'est une nouvelle

21 A. Utaker, *Arena*, *op.cit.*, p. 114-115.

22 Saussure, *ELG*, *op.cit.*, p.199.

23 *op.cit.*, p. 65.

24 *op.cit.*, p.217

25 *op.cit.*, p. 18.

26 *op.cit.*, p. 45.

²⁹ Saussure, *ELG*, *op.cit.*, p. 111 et É. Benveniste, *PLG II*, p. 60 : « une sémiologie non-linguistique »).

³⁰ S. Bouquet, *Arena*, *op.cit.*, p.99.

³¹ Saussure, *ELG*, *op.cit.*, p. 18.

problématique que dessine Saussure (*Nouveaux documents* – Fonds BPU 1996). « La première école de linguistique [fondée par François [Franz] Bopp] n’a pas envisagé le langage dans son caractère [dans son « essence »] de phénomène », d’où la part accordée à l’abstraction ; or « l’abstraction en matière de langue (...) est un procédé *logique* ». Le linguiste méconnaît alors la place de la *parole* qui est la « force active et l’origine véritable des phénomènes qui s’aperçoivent peu à peu dans l’autre moitié du langage », [la langue]. D’où cette « conquête de ces dernières années [on aurait aimé que Saussure soit ici plus explicite] : avoir enfin placé tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer exclusivement dans le sujet parlant soit comme être humain soit comme être social »³².

6) Benveniste et la sémiologie

« La dualité », nous dit Benveniste, figure « parmi les caractères fondamentaux de la sémiologie »³³. Elle doit prendre en compte, selon Saussure, le langage et la langue, l’être humain et l’être social ; selon Benveniste, la nature et la culture : « Le langage a ceci de particulier, d’irréremédiablement particulier et qui crée sa difficulté spécifique à l’endroit de toute théorie unitaire ; il se développe *toujours à la jonction de la nature et de la culture* (...) Le caractère *double* du langage est fondé par là »³⁴. Dualité dont les termes ne sont pas séparables. Langage et langue, être humain et être social, nature et culture, langue et discours, doivent être pensés ensemble. Soit cette sorte d’aphorisme dû à A. Utaker : « Le sujet parlant est dans sa langue » (et non dans la langue). Langage et langue, à la fois, autrement dit, sujet parlant faisant de la langue, institution sociale, sa langue³⁵. Telle est « la conquête de ces dernières années », depuis l’École de Bopp, qui n’avait pas envisagé le langage dans son caractère de phénomène : « avoir enfin placé tout ce qui est le langage et la langue à son vrai foyer exclusivement dans le sujet parlant soit comme être humain soit comme être social »³⁶.

Si nous admettons qu’il y a une « sémiologie générale » (le terme est de Saussure, puis de Benveniste³⁷) embrassant les deux branches de la sémiologie, l’une linguistique, l’autre non-linguistique, nous admettrons aussi que la première a pour unité le signe et la signification qui lui est attachée (quelle que soit la critique radicale du terme et de la notion conduite par le Saussure des *Écrits de linguistique générale*), mais qu’une telle unité ne peut être transportée dans le domaine de la sémiologie non-linguistique, de la linguistique de la parole, occupé principalement par le discours, (« Note sur le discours » - Fonds BPU 1996). « La langue n’est créée qu’en vue du discours, mais qu’est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu’est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours* ? »³⁸. Notons que si Benveniste avait eu connaissance de tous les nouveaux documents issus de la BPU (« la langue *entre en action comme discours* »), il aurait rectifié son jugement sur Saussure. Oui, Saussure a bien considéré « la langue dans son fonctionnement discursif »³⁹. Il aurait reconnu une identité de point de vue quand il voit dans le sémantisme le « résultat d’une activité du locuteur qui met en action la langue »⁴⁰. Oui, Saussure a bien considéré que les termes de la langue, les signes, ne pouvaient pas être tenus pour des unités de discours, qu’« on veut signifier quelque chose en usant des termes [c’est-à-dire des signes] qui sont à disposition dans la langue ? »⁴¹. La langue « signifie » (*semainein*⁴²), mais le discours établit une relation signifiante entre les termes, il « énonce » (*prosemainein*). « Si vous voulez faire de la

³² Saussure, *ELG, op.cit.*, p. 129-130 et 273.

³³ É. Benveniste, « Sémiologie de la langue », *op.cit.*, *PLG II*, p. 48.

³⁴ É. Benveniste, *ms* cité dans *Autour de Benveniste*, Seuil, 2016, p. 38. M. Merleau-Ponty travaille sur la « jonction *physis – logos* », *Notes de cours*, 1959-1961, Gallimard, 1996, p. 37.

³⁵ A. Utaker, *Arena, op.cit.*, p. 109.

³⁶ Saussure, *Nouveaux documents* (Fonds BPU 1996), *ELG, op.cit.*, p. 130.

³⁷ Saussure, (1911-1912, L. Brüttsch) in R. Godel, *Sources manuscrites, op.cit.*, p. 275 et É. Benveniste « Sémiologie de la langue », *op.cit.*, *PLG II*, p. 66.

³⁸ Saussure, « Note sur le discours », *ELG, op.cit.* p. 277.

³⁹ É. Benveniste, *op.cit.*, p. 65.

⁴⁰ É. Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », 1966, *PLG II*, p. 225.

⁴¹ Saussure, *ELG, op.cit.*, p. 277.

⁴² T. de Mauro, souligne ce lien de Saussure avec Aristote : *semainein*, en italien : *indicare*, in *Lezioni di linguistica teorica*, Éd. Laterza, 2008, p. 28.

sémiologie », en vous situant sur le plan du discours, reprend Saussure, « vous serez obligé de constituer vos premières unités (irréductibles [au signe]) »⁴³. Pour définir le discours (Qu'est-ce que le « discours » ? se demande-t-il), il faut prendre en compte les deux niveaux inséparables et ordonnés, celui de la langue où les termes (Saussure dit aussi « concepts ») « revêtus de la forme linguistique » sont « isolés » (traduction du *psilon* d'Aristote : « seuls, ils ne sont rien », *ouden*, ajoute-t-il,⁴⁴) et celui du discours. « Le discours affirme⁴⁵, [énonce (*prossemainein*)] qu'il y a un lien entre les termes » et « il les met en rapport pour qu'il y ait signification de pensée »⁴⁶. C'est cette opération de la « langue-discours » que Benveniste appellera « syntagmation »⁴⁷.

Benveniste a essayé de rebattre les cartes. Il reprenait ainsi le questionnement de Saussure : « À quel moment ou en vertu de quelle opération, de quel *jeu* qui s'établit entre les [termes], de quelles conditions, ces concepts formeront-ils le DISCOURS ? »⁴⁸. D'abord, cette constatation : « La sémiologie de la langue a été bloquée, paradoxalement, par l'instrument même qui l'a créée : le signe »⁴⁹. Sans doute la sémiologie aura à prendre en compte la langue dont les unités sont les signes compris comme des entités positives, ne serait-ce que par « fiction »⁵⁰ ; Benveniste se démarque ainsi de Saussure pour qui les signes sont des entités négatives, des « termes constitués par ce qu'ils ne sont pas »⁵¹. Aussi bien la sémiologie doit-elle prendre en compte la « double signifiante » de la langue, « la signifiante des signes » (domaine « du sémiotique » qui a pour unité le signe) et « la signifiante de l'énonciation », du discours (domaine « du sémantique » dont l'unité est le « mot »⁵²), « le mot concret, tel qu'il figure dans le discours », disait Saussure⁵³. En bref, « il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue »⁵⁴.

Ainsi se poursuivrait ce qu'on a appelé dans les années soixante « l'aventure sémiologique »⁵⁵. Une aventure dont la fin n'était pas programmée. Je reprends Benveniste dans son avant-dernière leçon au Collège de France : « Nous sommes au début d'une réinterprétation de nombreux concepts (tous ceux qui touchent à la langue). La notion même de « langue » doit être plus large ; elle doit comprendre plus de notions qu'on ne lui en a attribuées »⁵⁶. La parenté de point de vue de Benveniste avec Saussure (et avec Barthes) est flagrante. À la notation de Saussure concernant « la substance glissante de la langue » (j'ai dit en ouverture que le linguiste se trouvait sur un terrain fâcheusement glissant), répond en écho ce constat de Benveniste : « La langue m'apparaît comme un paysage mouvant ». Glissant ou mouvant, à nous de trouver quand même des repères⁵⁷.

⁴³ Saussure, « Nouveaux items – (Fonds BPU 1996) *ELG*, op.cit., p. 97.

⁴⁴ Aristote, *De l'interprétation*, 16b, 22-23.

⁴⁵ L'affirmation définit la fonction verbale chez Aristote comme chez Port-Royal : « Le verbe est un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation », *Grammaire générale et raisonnée*, d'Arnaud et Lancelot, 1660, Paulet, 1969, p. 66.

⁴⁶ Saussure, *ELG*, op.cit. p. 277.

⁴⁷ É. Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », 1966, *PLG II*, p. 228-229.

⁴⁸ Saussure, *ELG*, op.cit., p. 277.

⁴⁹ É. Benveniste, « Sémiologie de la langue », 1969, *PLG II*, p. 65-66.

⁵⁰ Saussure, *ELG*, op.cit. p. 65.

⁵¹ A. Utaker, *Arena*, op.cit., p. 106.

⁵² É. Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », 1966, *PLG II*, p. 225.

⁵³ Saussure, (1911-1912, L. Brüttsch), in R. Godel, *Source manuscrites*, op.cit., p. 269.

⁵⁴ É. Benveniste, « Sémiologie de la langue », 1969, *PLG II*, p. 63, 65-66.

⁵⁵ F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, I, « 1964 : la brèche pour l'aventure sémiologique », Éd. La Découverte, 1992, p. 251.

⁵⁶ É. Benveniste, *Dernières leçons*, Seuil, 2012, p. 135.

⁵⁷ Saussure, *ELG*, op.cit., p. 281 et É. Benveniste, *Dernières leçons*, op.cit., p. 146.